

Lettre à Yann Beauvais et Jean-Michel Bouhours
In "Monter Sampler" édition du Centre Pompidou / Scratch Projection, 2000

Vous m'avez demandé un texte sur ma pratique musicale, autour du thème "Monter / Sampler". J'avoue que je me sens complètement extérieur à cette thématique et à ce vocabulaire qui, au lieu de me donner des idées, me donne des boutons. Et même si j'appuie dessus, il n'en sort aucun bruit, seulement un dégoût permanent pour tout le discours actuel sur la musique et le son. Autant la question de la récupération et du détournement m'intéresse, autant je ne la pratique pas de manière directe et revendiquée. Je n'ai jamais utilisé d'échantillonneur (sampler) dans mon travail. Je travaille avec d'autres machines à enregistrer, parfois détournées de leur fonction première (reproduction d'un signal), pour les transformer en instrument, en générateurs de sons. Mais étant donné que "l'enregistrement d'un enregistrement est un enregistrement", il se peut que je rentre alors dans vos considérations — je n'aurais pas peur de me contredire. Plutôt que de figer sur le papier une pratique qui se veut largement improvisée et susceptible de changer sous le feu de l'action, je vous livre quelques réflexions personnelles pour me rapprocher des 4500 signes demandés.

Aujourd'hui "travailler" avec le son est presque une mode, du moins dans l'air du temps. On ne compte plus les chorégraphes, cinéastes, photographes, plasticiens à la recherche du sonore idéal. Voir aussi les écoles d'art qui découvrent l'art sonore après s'en être longtemps protégées, ou même certains musées d'art contemporain et médiathèques. Cette mode est en grande partie liée à la domination du discours marchand prônant échantillonneur, ordinateur, minidisc et autres graveurs de CD. Discours connaissant son heure de gloire avec l'explosion des musiques dites "techno" et leur acceptation/récupération/contrôle par les pouvoirs publics. Le langage de ces envahisseurs du temple a beaucoup évolué : il intègre aujourd'hui des notions connues uniquement par des spécialistes auparavant. Ces mêmes spécialistes que l'on retrouve invités aux côtés de jeunes technoïdos machin trucs. Ce changement joue sur le discours général et se retrouve dans la bouche quotidienne.

Ainsi mon facteur et mes voisins, après avoir totalement et sympathiquement ignoré ce qui se passait, me demandent aujourd'hui si je ne fais pas de la techno.

"Ce qui amena le pillage sonore au centre de la consommation de masse du petit art, ce fut une nouvelle technologie qui le rendit si simple, que cela n'aurait pas eu de sens de ne pas le pratiquer. La nouvelle technologie en question était l'échantillonnage numérique, lancé dans le commerce par Ensoniq au milieu des années 80". (Chris Cutler, *File under popular*, traduit par Arnaud Duchemin, 2^{ème} édition, 1992).

Dans cette actualité du son et de sa pratique, l'idée de/du sampler est au cœur du problème. Derrière l'outil échantillonneur se cache une idée de miracle technologique : avant non, aujourd'hui oui.

Sous le couvert de la facilité et d'une fausse popularisation, tout un pan de l'histoire de la musique utilisant l'enregistrement, disparaît ou devient pièce de musée, que l'on utilise pour encore plus renforcer cette prétendue facilité. (On notera que le

même phénomène a existé, existe entre vidéo et film). De même qu'il existe la croyance, fabriquée et perpétuée par l'idéologie dominante, que tout est acquis car existant (par exemple le droit de grève, les indemnités chômage, le droit à l'avortement, alors qu'il a fallu de nombreuses luttes pour obtenir ces "acquis" sociaux), il existe aujourd'hui l'idée que l'enregistrement, que la possibilité d'enregistrer est née avec l'échantillonneur dans les années 80.

On ne dit plus enregistrer mais sampler.

Sampler devient l'acte banal, le degré zéro.

Il devient évident, naturel, et surtout très facile d'utiliser la musique d'autrui.

Pourquoi s'interroger là-dessus ? Pourquoi se remettre en cause ?

On est passé du "pouvoir utiliser" des musiques existantes à "devoir utiliser" des musiques existantes. Augmentant ainsi la normalité et la pauvreté des sons utilisés.

Sampler devient un acte gratuit. Il a tout perdu de sa subversion, de son côté piratage, clandestin.

Le sampler ne fait qu'uniformiser et faussement populariser cette pratique de la récupération et du détournement.

Le sampler marque la marchandisation totale de la musique.

<https://lightcone.org/fr/publication-12-monter-sampler>